



N° BLA/41 – 15 avril 1963

FLASHES SUR L'ISLAM ET LA "REVOLUTION" ALGERIENNE

Pour la grande majorité des nationalistes algériens, la lutte a été menée sous des signes arabo-islamiques. Les oulémas, aussi bien d'Algérie que du Proche-Orient, la considéraient comme une guerre sainte (djiha) et diffusaient des Manifestes ou des "fetwa" (décisions juridiques) dans ce sens. Les chants, les poésies, les slogans sont presque tous imprégnés de cet esprit. Les écrits, interviews, romans, récits de captivité, autobiographies, etc... comportent tous des passages ou quelques lignes sur l'Islam. Abane Ramdane, mort en 1957, parlait même des "bienfaits de la persécution" qui redonnait regain à l'Islam ("Résistance Algérienne", n° 4, mars 1956). Ferhat Abbas, dans "La nuit coloniale" (Paris 1962) écrit des Algériens qu'ils combattirent (en 1830) aussi bien pour conserver leurs terres et leurs biens que pour défendre la grande patrie musulmane, le monde arabe" (p. 134).

L'homme de la base, le militant et le paysan d'aujourd'hui font écho aux "moudjahidin" de 1830. Le nationalisme et la religion vont de pair pour la plupart :

"D'ailleurs chez les paysans, c'est comme ça, quoi, enfin. Bien que certains camarades veulent faire croire que c'est uniquement l'option politique et uniquement le nationalisme, c'est du baratin, ils n'ont rien compris, ils n'ont pas discuté avec les masses, parce que la notion de "moudjahid" est une notion religieuse, quoi. Le fellah, il lutte pour libérer son peuple, pour qu'il puisse redevenir lui-même, et ce peuple, c'est un peuple musulman. Tout ce qui était ce peuple a été menacé, sa foi elle-même. Donc il lutte pour la foi en luttant pour la liberté". (Interview auprès d'un militant de l'U. G. T. A. recueillie par R. Davezies, "Le Front", Paris, 1959, p. 57).

Il suffit de lire le "journal" de Mouloud Feraoun pour être également renseigné sur la tactique des combattants, lorsqu'ils voulaient se rallier les populations qui avaient abandonné les pratiques et les interdits musulmans.

De temps à autre quelque texte officiel affirme que "le christianisme et l'Islam peuvent coexister sur le même sol et coopérer pacifiquement au progrès moral et matériel de la même communauté humaine" (conclusion du message transmis en 1957 par le F. L. N. au Pape Pie XII). Ceci fait écho, du reste, à ce qu'écrivait Ferhat Abbas en 1953 dans "La République Algérienne". Certains esprits entendant affirmer que "seuls les gens de mauvaise foi et les attardés peuvent confondre arabisation et islamisation"... "Il y a des Algériens musulmans, Juifs, Chrétiens. La croyance des uns n'a pas à peser sur la foi des autres, ni sur leur conscience" ("El Moudjahid" n° 100, du 3/11/62).

Depuis l'indépendance, les Oulémas algériens ont eu l'occasion de rappeler aux responsables politiques que l'Algérie avait une personnalité propre et que cette personnalité apparaissait dans sa religion, sa langue, ses mœurs, sa tradition, son histoire (Appel du 22 août 1962). Dans le même temps, les muphtis d'Alger avaient également demandé "La sauvegarde des traditions islamiques", "des valeurs morales et spirituelles de l'Algérie, valeurs qui furent le support du combat libérateur". Que l'Algérie soit arabe et musulmane a été ré-affirmé souvent dans des discours officiels. Quant à M. Ben Bella, il précisait ainsi sa pensée au sujet de ses idées arabo-islamiques :

"Je suis content de m'expliquer franchement là-dessus. L'arabisme, c'est une notion qui a un double sens : d'abord un sens éthique. C'est une façon d'être et de penser qui est le produit d'un fond de culture commun. Qu'est-ce que vous voulez, un Arabe peut être passé par Saint Germain des Près c'est quand même, profondément, un arabe".

(Mais cette culture commune, c'est essentiellement l'Islam ?")

Ne faites pas d'analogies faciles et fausses. La tradition islamique est très différente de la tradition religieuse de l'Europe. N' imaginez pas un cléricalisme totalitaire là où il y a seulement un héritage religieux. Par exemple, moi je suis croyant, mais je ne suis pas un calotin, comme on dit en France.

Et puis, il y a un deuxième sens de l'arabisme, de nature politique celui-là : c'est la solidarité avec le monde arabe, le front arabo-islamique, et au delà du monde arabe, le camp du neutralisme mondial" (Interview recueillie par "France-Observateur", 27 septembre 1962).

Dans son discours d'investiture comme président du conseil algérien, à la Chambre des Députés le 29 septembre 1962, M. Ben Bella déclarait également : "Historiquement elle (l'Algérie) est de culture arabo-islamique et a une place de choix dans le mouvement des peuples arabes. Il s'agit là d'une civilisation et d'une éthique, d'une culture, d'un mode de vie... "

Un "projet de programme présenté par la Fédération de France (du F. L. N.) au Comité national de la Révolution algérienne (C. N. R. A.) " énonçait : "La culture arabo-islamique doit être restaurée, mais il ne peut s'agir, en aucun cas, d'un repli nostalgique sur le passé", le texte avait été rédigé en mai-juin pour la réunion du Comité national à Tripoli ; il fut diffusé en France en juillet-août, sous la forme d'une brochure. Quant à Mohammed Boudiaf, dans l'opposition, il précisait ainsi sa pensée dans une interview de l'organe mensuel de l'opposition communiste, "La Voie communiste" (n° 31, nov-déc. 1962) :

"En dehors de cette constatation élémentaire que l'Algérie est un pays de tradition arabo-islamique, je ne vois pas du tout ce que la notion d'arabisme peut apporter à l'édification de l'Algérie. C'est entendu, notre peuple est profondément marqué par l'Islam, notion qui n'a d'ailleurs pour l'instant aucun sens, mais cela ne signifie nullement que nous devons bâtir un socialisme "arabe" et nous déterminer par rapport à tel ou tel pays arabe dont les régimes sont foncièrement impopulaires. C'est par rapport à la révolution universelle que nous devons nous situer, par rapport aux révolutionnaires de tous les pays mais aussi et plus encore au mouvement des pays sous-développés. Pour ma part, je ne vois pas ce que peut être l'arabisme "en dehors d'un dérivatif aux véritables problèmes".

Les trois flashes, qui suivent, sont simplement trois documents assez suggestifs. Ils n'ont cependant pas la même autorité, si l'on peut dire. Leurs origines sont différentes en tout cas :

I - Un extrait du Programme de Tripoli (Réunion C. N. R. A. juin 1962): le passage sur la culture et l'Islam (dans le chapitre deuxième, "La révolution démocratique populaire" - III / Les tâches principales de la révolution démocratique populaire, D/ Pour une nouvelle définition de la culture.)

II - Un tract diffusé en juillet 1962 sous le couvert de la Fédération F. L. N. de France : "L'Islam et la Révolution". Son auteur est un étudiant du genre progressiste marxisant. Ce document n'est malheureusement pas complet. Nous en donnons néanmoins la première partie.

III - Un extrait de la conclusion de l'ouvrage de M. Amar Ouzegane, "Le meilleur combat" (Paris, Julliard, août 1962, 309 p.). Originaire de Kabylie, Amar Ouzegane fut en 1945 le premier député musulman d'Algérie. Il était en même temps à cette époque premier secrétaire du Parti communiste algérien. Exclu du Parti en 1948, pour "déviation nationaliste", il devint l'un des théoriciens du F. L. N. sans oublier ses idées marxistes. Il fut parmi les rédacteurs de la "Plate-forme de la Soumman" (20 août 1956). Actuellement ministre de l'Agriculture dans le premier gouvernement algérien (investi le 29 septembre 1962).

(LE PROGRAMME DE TRIPOLI)¹

"Pour une nouvelle définition de la culture"²

"La culture algérienne sera nationale, révolutionnaire et scientifique.

1) Son rôle de culture nationale consistera, en premier lieu, à rendre à la langue arabe, expression même des valeurs culturelles de notre pays, sa dignité et son efficacité en tant que langue de civilisation. Pour cela, elle s'appliquera à reconstituer, à revaloriser et à faire connaître le patrimoine national et son double humanisme classique et moderne afin de les réintroduire dans la vie intellectuelle et l'éducation de la sensibilité populaire. Elle combattra ainsi le cosmopolitisme culturel et l'imprégnation occidentale qui ont contribué à inculquer à beaucoup d'Algériens le mépris de leur langue et de leurs valeurs nationales.

2) En tant que culture révolutionnaire, elle contribuera à l'œuvre d'émancipation du peuple qui consiste à liquider les séquelles du féodalisme, les mythes antisociaux et les habitudes d'esprit rétrogrades et conformistes... Populaire et militante, elle éclairera la lutte des masses et le combat politique et social sous toutes ses formes. Par sa conception de culture active au service de la société, elle aidera au développement de la conscience révolutionnaire en reflétant, sans cesse, les aspirations du peuple, ses réalités et ses conquêtes nouvelles, ainsi que toutes les formes de ses traditions artistiques.

3) Culture scientifique dans ses moyens et à sa portée, la culture algérienne devra se définir en fonction de son caractère rationnel, de son équipement technique, de l'esprit de recherche qui l'anime et de sa diffusion méthodique et généralisée à tous les échelons de la société.

...

"Il y a lieu, ici, de dénoncer vigoureusement la tendance qui consiste à sous-estimer l'effort intellectuel et à professer parfois un anti-intellectualisme déplacé.

A cette attitude répond souvent une autre extrême qui rejoint par plus d'un point le moralisme petit-bourgeois. Il s'agit de la conception qui consiste à utiliser l'Islam à des fins démagogiques pour éviter de poser les vrais problèmes.

Certes, nous appartenons à la civilisation musulmane qui a profondément et durablement marqué l'histoire de l'humanité, mais c'est rendre un mauvais service à cette civilisation que de croire que sa renaissance est subordonnée à de simples formules subjectives dans le comportement général et la pratique religieuse.

¹ On pourra trouver le texte intégral du Programme de Tripoli dans la "Revue de Presse" d'Alger (46, rue Ben Cheneb), n° 66, juillet-août et 67, septembre 1962 ; ou dans "Alger-Républicain", "El Moudjahid". Voir encore les brochures, donnant le texte accompagné de réflexions sur la révolution socialiste algérienne, éditée par des marxistes : Le supplément à "l'Internationale", n° 129 (Parti de la IV^e Internationale, trotskyste), la brochure publiée par "Le Communiste" (mensuel de la "Tendance révolutionnaire du PCF").

² Ces idées sur la culture nationale sont inspirées de celles de Frantz Fanon, "Les Damnés de la Terre" (Paris, Maspéro, 1961, Ch IV, pp. 153-185) nouveau Coran pour les peuples du Tiers-Monde. D'autres analyses marxistes empruntées à Fanon se remarquaient par exemple dans les cours polycopiés du Commissariat politique de l'État Major de l'A. N. P., dans les cours polycopiés et le bulletin intérieur de la Wilaya V, dans divers bulletins et certains discours (Note de COMPRENDRE).

C'est ignorer que la civilisation musulmane, en tant qu'édification concrète de la société, a commencé et s'est longtemps poursuivie par un effort positif sur le double plan du travail et de la pensée, de l'économie et de la culture. De plus, l'esprit de recherche qui l'a animée, son ouverture rationnelle sur la science, les cultures étrangères et l'universalité de l'époque, ont constitué entre elle et les autres civilisations un échange fécond. Ce sont, avant tout, ces critères de création et d'organisation efficiente des valeurs et des apports qui l'ont fait largement participer au progrès humain dans le passé et c'est par là que doit débiter toute renaissance véritable. En dehors de cet effort nécessaire, qui doit être entrepris en premier lieu sur des bases tangibles et suivant un processus rigoureusement ordonné, la nostalgie du passé est synonyme d'impuissance et de confusion.

Pour nous l'Islam débarrassé de toutes les excroissances et superstitions qui l'ont étouffé ou altéré, doit se traduire en plus de la religion en tant que telle, dans ces deux facteurs essentiels : la culture et la personnalité".

L'ISLAM ET LA REVOLUTION

(Les sous-titres sont de notre rédaction)³

Né dans une époque de crise des tribus arabes au VI^e siècle, l'Islam prit dès le début un caractère politique. Contrairement au christianisme, il guida les masses à la guerre, il leur donna une force nouvelle d'unité et d'existence collective. Religion à la fois militante et tolérante, il triompha de l'Asie centrale jusqu'en Afrique orientale et à l'Atlantique.

Religion simple et militante.

Formé dans la lumière écrasante du désert, il n'a pas la base mystique du jeu des ombres et des rayons lumineux. Dans l'espace du sable infini, il n'y a rien de couvert. Il y a seulement le jour et la nuit, les deux contrastes absolus sans aucune variation, créant des dogmes absolus, blancs et noirs. Le climat des intermédiaires n'existe pas. L'Islam n'a pas une mythologie complexe, mystérieuse difficile à comprendre pour le fidèle. "Dieu est grand", Il est le plus grand, invisible, partout sans substance, sans figure, il n'a aucune relation avec notre apparence, il n'est pas en notre intérieur, nous sommes en son intérieur, rien ne lui échappe et s'il survient quelque chose, c'est parce qu'il le veut.

Le fidèle répète cinq fois par jour sa croyance que "Dieu est grand". Il la répète pour qu'il ne l'oublie pas, mais il n'est pas attaché à sa religion par la peur de l'inconnu après la mort. Il est croyant mais pas mystique. Du moment qu'il extériorise sa foi, qu'il n'arrête pas d'exprimer continuellement son Credo, il est sûr de son avenir, il a fait son devoir. Cette répétition de la foi amène le bonheur, au moment de la satisfaction totale.

Religion de plein air, l'Islam ne se sent pas à l'aise dans les grandes villes ; celles-ci restèrent d'ailleurs en majorité habitées par des étrangers (des infidèles que les musulmans tolérèrent parce qu'il était défendu au fidèle d'avoir des relations financières avec les infidèles). Avec le début de la dégénérescence au Moyen-Orient, la religion commence à devenir compliquée, luxueuse. La pureté subsiste dans l'Islam occidental au moment où l'Islam oriental perd sa virilité. Il tombe alors sous la domination des Turcs.

Les plaisirs du fidèle ne sont pas nombreux. Il est obligé de vivre sous une autre discipline puritaine, qui découle d'une nature dure où l'on cuit pendant la journée et où l'on frissonne pendant la nuit, dans l'humidité pénétrante jusqu'à l'os. Le plaisir fondamental reste l'abstraction. Retiré du monde, le fidèle suit la route toujours pareille, monotone, solitaire jusqu'à l'absolu, en individualiste, en dogmatiste, avec des conceptions absolues jusqu'à l'absurde, soumis à la discipline de la tribu, prêt à se sacrifier pour le but final de l'Islam.

Le fidèle n'a jamais de remords. Il ne demande pas à être pardonné pour avoir fait la guerre. Tout ce qu'il fait est justifié par Dieu. En agissant ainsi, par devoir, il gagne le paradis. Le fidèle n'a pas de doute car tout est écrit dans le Coran. Il n'a pas de philosophie, pas de complexité. L'Islam a

³ Inutile de faire remarquer que ce texte comporte un certain nombre de simplifications outrancières. On notera aussi les préjugés bien connus, de même que les attaques contre l'Eglise, venant tout droit des milieux déchristianisés et communistes de France. Cependant quelques affirmations sur la mentalité musulmane sont assez bien "situées".

connu la philosophie, mais il ne l'a pas absorbée. Exprimée en peu de mots cette religion est d'une simplicité savante, donnant des solutions simples sans rendre ses militants perplexes, une manière de vie correspondant aux peuples des grands espaces, à la vie dure.

Religion tolérante et libératrice

L'Islam n'est pas seulement une religion militante, c'est aussi une religion tolérante. Pour conquérir des pays nouveaux, pour les conquérir à la religion on n'a pas seulement employé la force. Au contraire, la force était de dernier moyen ou un moyen supplémentaire, pouvons-nous dire. L'arme la plus décisive était la foi. L'Islam offrait surtout une religion qui correspondait aux idées de la période où ces pays étaient conquis.

La religion islamique endosse des éléments de toutes les autres religions qui existaient avant elle.

Il ne faut pas oublier qu'elle accepte tout le grand héritage du judaïsme et du christianisme, toutes les grandes personnalités de ces religions comme ses propres personnalités, comme ses prophètes, dont le dernier est Mohamed. Localement elle accepte même des éléments parasites ou païens, toutes les espèces de saints et de martyrs, en y ajoutant toutefois le Coran, la foi islamique comme le sommet de tout le passé.

Sa tolérance lui donna une force nouvelle. On l'a dit et redit : jamais le nombre des Arabes qui ont passé à l'ouest du Caire n'a dépassé le nombre de 250.000 hommes. Normalement, il leur aurait été impossible de gagner toute l'Afrique du Nord, la Méditerranée, l'Espagne. Mais en avançant, l'Islam gagnait les peuples, les masses déçues par le christianisme qui les avait fait souffrir beaucoup après sa promotion au rang de religion officielle par une administration farouche. L'Islam les libérait de la hiérarchie dominante des archevêques, évêques, curés, qui n'hésitaient pas à employer la force militaire pour les mettre sous tutelle au point de vue spirituel et économique. Au moment où les Arabes arrivèrent en libérateurs, les sectes donatistes avaient déjà mené une lutte durant des siècles contre le christianisme officiel.

L'Islam n'a pas de hiérarchie religieuse comme le christianisme, pas de hiérarchie qui domine la vie et s'insère dans les affaires publiques d'une manière pressante : c'est la force de l'Islam. Le manque d'organisation devient une force correspondant à la structure sociale des tribus. Il donne une idéologie qui attire les fidèles mais ne les écrase pas. Il les fait apparaître comme des volontaires, des apôtres qui adoptent cette religion parce qu'ils le désirent ; personne ne les terrorise avec le martyr d'un enfer effrayant. Il n'y a pas de terrorisme idéologique comme dans le christianisme, où à chaque moment le théologien est prêt à démontrer les tortures d'une vie future à l'infini.

Cela n'existe pas dans l'Islam, religion souple et flexible. L'Islam crée des croyants, non pas des petits hommes torturés par une fausse conscience, terrorisés par une couche spéciale de prêtres. En cela réside la grande force de cette religion. Les militants musulmans, sont convaincus d'avance de l'utilité de leurs guerres. C'est une affaire sacrée, la mort est héroïque et on va à sa rencontre sans peur de remords. Ils se sentent justifiés A PRIORI. On gagne un paradis triomphant. Pas de ces doutes dont on fait souffrir les chrétiens, et pour cette raison, du point de vue idéologique, pour le monde islamique, le mobile le plus important pour une lutte reste le manteau de la religion. Les chefs chrétiens ont utilisé l'idée de la nation bien plus que l'idée de la religion. Bien sûr, cette différence, si nous voulons l'approfondir, correspond aux différences des conditions des sociétés données où elle s'exprime, où elle trouve son expression dans le domaine des idées et des mobiles. Mais c'est un fait qu'il ne faut pas ignorer en examinant à présent la structure des luttes révolutionnaires des pays arabes. Peut-être au bout d'un certain temps, ou même pendant la révolution, nous aurons des évolutions plus profondes. Néanmoins, il faut examiner sérieusement ce problème, sinon on risque de commettre des fautes mortelles envers toute la révolution arabe.

Lutte entre les doctrinaires rétrogrades, réforme des structures anciennes.

La force d'adaptation qui donne une apparence volontaire à l'acceptation des principes islamiques par les masses, subit l'influence du milieu où évolue l'Islam. Autrement dit si une hiérarchie ne pèse pas sur le fidèle en tant qu'individu, l'individu est néanmoins gravement opprimé dans son activité sociale par le milieu anonyme souple, mais très puissant. Une force impersonnelle, que personne ne peut concrétiser ni personnaliser, mais qui existe, presse de tous les côtés l'individu et

l'empêche de sortir d'une tradition formée par les siècles. Le travail d'une avant-garde devient très difficile, plus difficile encore parce qu'elle ne peut pas se battre directement contre cette religion.

Pour le Chrétien, une propagande contre la religion prend surtout l'aspect d'une propagande contre l'appareil de l'Église, qui offre d'abondants arguments avec sa corruption, son soutien absolu aux classes dirigeantes, son intervention directe dans les affaires politiques, syndicales, municipales, avec sa force économique. Mais, pour le Musulman cela n'existe pas, surtout quand la religion participe à la lutte nationale, fortifie les militants et conserve son influence profonde. Souvent, l'Islam acquiert la force de s'adapter aux nouvelles circonstances de la société, au moins en apparence, avec cette manière souple et large, avec sa tolérance, sans se livrer à des attaques, mais en acceptant des faits. Cette attitude provient de sa conception que "Dieu l'a voulu".

Mais, malgré tout, cette attitude devient un obstacle en raison de l'immobilisme des coutumes. Objectivement, une lutte pour une société nouvelle passe par une lutte contre l'attitude traditionnelle de l'Islam. Cela a été démontré souvent par des leaders d'origine musulmane, qui ont dirigé des révolutions nationales. Au cours de la lutte pour le changement des structures sociales de leur pays, ils sont arrivés à un conflit, permanent ou temporaire, avec des éléments religieux qui prétendaient être les conservateurs des traditions de la vie islamique. Ils n'ont certes pas dénoncé l'Islam comme religion, comme principe, parce que ce n'était pas nécessaire, mais ils ont dû lutter contre les manifestations de quelques couches de prêtres ou doctrinaires, qui constituaient un obstacle à la voie des réformes sociales.

"LE MEILLEUR COMBAT"

(extrait de la conclusion de l'ouvrage d'Amar Ouzegane, pp. 304-307)

L'auteur attaque d'abord ceux qui ont condamné l'Islam sans le connaître. Des voix s'élèvent aujourd'hui, dit-il, pour rendre justice aux musulmans "contre le rationalisme helléniste, le catéchisme haineux de Louis Bertrand ou le catholicisme complaisant pour le mysticisme çoufi". Il cite Maxime Rodinson, marxiste (conférence à la Sorbonne le 31/1/61 sur l'Islam religion de progrès ou nuit de l'esprit), Yves Lacoste, marxiste exaltant Ibn Khaldoun comme "précurseur du matérialisme historique". Puis il continue :

"La connaissance du passé éclaire notre avenir.

La nation algérienne surgissant d'une guerre de libération révolutionnaire n'est pas comparable à la société musulmane du Moyen Age chrétien, ni au pays conquis par l'impérialisme français, il y a 132 ans.

Tout est changé, et tout doit changer.

La réalité sociale moderne nous oblige à être de notre temps, le XX^e siècle de la science, de la technique, du socialisme, de la promotion des travailleurs citadins et ruraux.

Tenant compte du grand retard à combler dans tous les domaines, nous partons avec de nouvelles conditions politiques, économiques et sociales. Et pour construire une république moderne, il nous faut rénover l'armature idéologique de l'État Algérien en le dotant d'une constitution démocratique facilitant le triomphe de la justice sociale.

Bien sûr, ce ne sera pas une tâche aisée, les forces du conservatisme borné ne manqueront pas de se dresser ouvertement ou hypocritement pour freiner le progrès humain. Elles peuvent se servir des symboles de l'Islam et des cadres religieux pour prolonger la stagnation néo-colonialiste, saboter la réforme agraire et maintenir la propriété privée des grands moyens de production.

Mais les forces populaires ne seront pas démobilisées. Dans la lutte révolutionnaire contre le régime colonial, les Algériens avaient compris que l'Islam seul ne suffisait pas comme support idéologique. Le pan-islamique s'est depuis longtemps révélé impuissant à libérer les pays musulmans du joug européen.

En alliance avec les Oulama réformateurs, la religion a été réinterprétée en fonction du patriotisme algérien. L'Islamisme (retour à la pureté des origines) a fourni la structure idéologique au

nationalisme révolutionnaire qui a démantelé le maraboutisme, instrument au service de la colonisation et de la propriété foncière semi-féodale.

Cet aspect religieux de notre lutte nationale en faveur de la Liberté du culte musulman, de la séparation des Églises et de l'État dans le cadre même du régime colonial est un héritage positif. Il nous aidera à faire triompher demain du laïcisme, forme moderne de la tolérance islamique.

L'incompatibilité de l'Islam et du socialisme est une image fausse de la théorie sous-marxiste. Leur co-existence reflète une réalité économique-sociale et exprime un certain rapport des forces à l'intérieur des pays sous-développés.

La mentalité moderniste s'empresse de célébrer les funérailles de toutes les religions, sans se rendre compte que l'idéologie islamique n'est pas moribonde mais dynamique.

La lucidité politique et l'efficacité révolutionnaire exigent de recueillir les valeurs spirituelles qui peuvent nourrir notre renaissance dans la vie industrielle avancée.

"En règle générale, il est plus facile de provoquer une modification fondamentale d'un système social quelconque à l'intérieur du cadre de ses symboles qu'en s'y opposant"⁴

C'était vrai lorsque le peuple algérien inscrivit sa cruelle guerre d'indépendance nationale comme "un chapitre extraordinaire de l'émancipation des peuples". C'est la vérité de demain, lorsque notre "djihad" armé contre l'opresseur de la patrie sera remplacé par un "djihad" politique contre l'exploiteur du peuple. Dans le vocabulaire dogmatique européen, le mot djihad` évoque la "guerre sainte" l'intolérance fanatique barbare.

Au procès de l'abbé Robert Davezies, le réquisitoire du colonel était fondé sur l'opposition de la civilisation de la Croix latine à celle du Croissant. Le prêtre était accusé d'avoir aidé le F. L. N. , un mouvement xénophobe, raciste.

"En regard, que trouvons-nous ? La guerre sainte. Ce n'est pas par hasard que l'organe du F. L. N. se nomme El Moudjahid ("Le monde" 13/1/62).

Dialogue avec un sourd, le malentendu chronique a pour origine la falsification du sens du "djihad" : lutte, combat, effort collectif.

Dans un lexique d'arabe moderne, M, Charles Pellet traduit "djihad" par "guerre sainte", mais "moudjahid" par "militant", M. Hamidullah, islamisant turc, est plus précis :

"La guerre sainte" dont il est si souvent question dans les écrits européens sur l'Islam n'est qu'une traduction fautive du mot "djihad". Or ce mot ne signifie que effort collectif où il n'est question ni de guerre ni de tueries, encore moins de "sainteté".

"... Convertir par force est défendu, et la guerre pour convertir par force à l'Islam, absolument interdite".⁵

Même dans la formule coranique: "Ceux qui ont cru et émigré et lutté dans le sentier de Dieu", le mot "djihad" signifie à la fois la défense militaire et l'œuvre de charité y compris l'effort contre soi-même.

Dans la sourate VII,72, on parle de lutter corps et biens, à quoi un hadith ajoute : "même par la langue" et "par tout autre effort".

Le "djihad-lutte" a donc un sens plus large et plus noble. Le Prophète l'utilise pour exalter le commerce, l'activité principale de l'époque : "Si tu tires profit de ce qui est permis, ton action est un

⁴ Barrington Moore Jr. "Soviet Politics, The Role of Ideas in Social Change", Harvard University, 1950, cité par M. Rodinson dans les "Cahiers rationalistes", n° 199, p. 282.

⁵ "Le Coran", Le Club français du livre, Paris, 1959, p, 35.

"djihad", et si tu l'emploies pour la famille et les proches, ce sera une oeuvre de charité ; et, en vérité, un dirham licite qui vient du commerce vaut mieux que dix dirham gagnés autrement ".⁶

Aujourd'hui le flambeau du progrès social est tombé des mains de la bourgeoisie marchande ou capitaliste. C'est au peuple lui-même que revient l'honneur de prendre en main son destin de liberté, de démocratie, de prospérité.

Moudjahidin et moudjahidate, fida'i-yine et fida'i-ate, moussabilîne et moussabilâte, combattants et combattantes, une nouvelle bataille, pacifique magnifique, les attend dans une Algérie libre.

Après le cessez-le-feu, c'est la poursuite du combat pour liquider l' O. A. S. et les séquelles du colonialisme. C'est la lutte pour la fraternité patriotique. C'est le "djihad" pour achever la Révolution algérienne, pour le triomphe de la démocratie nationale, pour la conquête de la justice sociale.

Généreux peuple algérien, aiguise ta vigilance !

Les peuples d'Afrique et d'Asie, les peuples du monde entier qui t'ont admiré dans la guerre, attendent avec un espoir immense tes exploits dans la paix.

Tu ne seras pas un 'peuple de moutons', selon l'image amère d'un écrivain américain, dénonçant la façon dont les dirigeants trompent les citoyens de la grande démocratie d'outre-atlantique⁷

En abandonnant la critique des armes pour revenir aux armes de la critique, nous n'oublierons pas la recommandation de Sidna Mohammed :

"Le meilleur djihad, c'est une parole de justice devant un souverain injuste"⁸.

Infirmierie annexe des prisons de Fresnes,
le 7 mars 1962.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

⁶ Cité dans l'Encyclopédie de l'Islam, t. IV, 1934, p. 786.

⁷ William J. Loderer, "A Nation of Sheep", New York, Norton, 1961

⁸ Hadith cité par les recueils de Abou Dawoud, Tirmidhi, Ibn Maja.